

CLASSES-OBJET ET CLASSE MÉRÉOLOGIQUE

2. RÉFLEXIONS THÉORIQUES ET PERSPECTIVES

par Denis APOTHELOZ,
Université de Neuchâtel

maire opératoire, capable de produire et, en un sens, d'expliquer les formes linguistiques de surface. Cette voie est celle choisie par Antoine Culioli.

Quant au concept de classe méréologique, il s'agit en quelque sorte pour nous d'un modèle de second degré: nous postulons en effet que les propriétés des classes-objet présentent de nombreuses analogies avec celles des classes méréologiques de Lesniewski. C'est d'ailleurs ici que certaines difficultés apparaissent. En effet les classes méréologiques, pour n'être pas distributives, n'en sont pas moins des classes, par quoi il faut entendre qu'elles ont un "dedans" et un "dehors", et qu'il existe des algorithmes de décision permettant d'établir, pour tout élément, son appartenance ou sa non-appartenance à la classe. Or, les objets de discours ne semblent pas posséder cette propriété de clôture, tout au moins si on les saisit dans le processus même de leur élaboration. On pourrait tout au plus -pour rester dans les métaphores spatiales- les concevoir comme délimités par une zone floue. C'est pourquoi on a parfois évoqué, à côté du modèle méréologique, le modèle de la topologie (LECOMTE, 1983).

Je ne discuterai pas ici de la pertinence de ces deux modèles par rapport au sujet qui nous occupe, ni de leur capacité descriptive. Les travaux dans ce domaine ne sont d'ailleurs pas suffisamment avancés pour qu'une telle discussion puisse réellement avoir lieu. Je me contenterai d'enregistrer qu'il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, d'un modèle analogique, ou métaphorique; et qu'en conséquence, il convient de ne pas perdre de vue que le risque existe toujours -et il est d'autant plus grand que le modèle est plus séduisant- d'attribuer aux observables des propriétés qui n'existent que dans le modèle.

On le voit, les notions d'objet de discours et de classe-objet, de même que l'interprétation des classes-objet dans les termes de la méréologie de Lesniewski, soulèvent de nombreux problèmes. Je me bornerai ici à en discuter deux: le premier concerne la notion même d'objet de discours, et me fournira l'occasion de préciser ce que nous entendons par cette expression; le second se rapporte plus particulièrement à notre tentative de modéliser cette notion dans celle de classe-objet.

Je m'en tiendrai à des considérations purement théoriques, laissant pour une fois les exemples à la trappe -tout au moins sous la forme de textes continus. En effet, mes réflexions concernent les difficultés théoriques que soulève une théorie, et non l'adéquation de cette théorie à la réalité. Il s'agit en un sens de purs problèmes de cohérence interne. Loin de nous aider, l'exemplification ne ferait ici que nous détourner de notre propos.

La notion d'objet de discours

Rien ne s'oppose, à priori, à ce qu'on désigne par l'expression "objet de discours" n'importe quelle occurrence de n'importe quelle forme linguistique, ou tout au moins, n'importe quelle expression nominale. Dans la plupart des exposés de ce Colloque, il s'est agi essentiellement d'expressions nominales *thématisées*. Ainsi Daniel Jacobi a-t-il analysé devant nous le sort fait à l'objet "diéthylstilboestrol" à travers différents textes de vulgarisation scientifique.

Pourtant, ce n'est pas exactement là ce que nous entendons par "objet de discours". Peut-être convient-il de rappeler que notre point de vue se veut logique et sémiologique à la fois, et non à strictement parler linguistique. Il découle de ce choix que ce sont moins les mots qui nous intéressent, que les représentations qui leur sont associées. Le thème de ce Colloque, *Construction et transformations des objets du discours*, s'entend donc pour nous "construction et transformations de représentations dans, et par, le discours". Reprenant l'exemple de Daniel Jacobi, je dirai que pour nous, ce n'est pas l'expression nominale "le diéthylstilboestrol", en tant que signe linguistique doté de certaines propriétés, morphologiques, phonologiques, sémantiques, etc., que nous considérons comme objet de discours, mais bien tout un monde de savoirs, d'opinions, de valeurs, de pratiques, liées à ce concept par une accumulation de discours antérieurs. C'est ainsi que dans un article de vulgarisation consacré aux dangers de l'utilisation, dans l'élevage, d'une hormone comme le diéthylstilboestrol, nous pourrions être amenés à considérer comme faisant partie du même objet, des éléments tels que "les hormones", "un produit dange-

reux", "les anabolisants", "les produits de synthèse, "l'industrie chimique", "l'élevage des veaux", "la santé", "la viande", etc.¹⁾. Nous parlons alors du *faisceau* de l'objet. On voit bien qu'il y a là tout un fragment de préconstruit culturel, et c'est cette totalité, en partie floue et indéterminée, activée dans le discours et mise en scène successivement sous ses divers aspects, que nous considérons comme un objet. Un objet de discours est donc toujours objet par rapport à un sujet, et ce point est fondamental: il s'agit en effet d'une des différences essentielles entre les objets de la pensée spontanée et ceux des systèmes logiques. Objet pour un sujet, implique d'autre part que le sujet *opère* sur l'objet, et que ce dernier peut donc être considéré, en tant que représentation actuelle, comme le résultat d'opérations répétées²⁾. Cette accumulation historique d'opérations détermine le faisceau de l'objet, en un sens l'ensemble des domaines prédicatifs qui lui sont associés.

Ce que nous observons, ce sont donc les activités d'un sujet sur des objets, et non le texte proprement dit. En conséquence, ce dernier ne peut être considéré que comme un ensemble d'indices de ces activités (GRIZE, 1982: 174).

On le voit, la notion d'objet de discours ne doit pas être confondue avec celle de thème. D'abord -et comme l'a fort justement rappelé Jean Peytard- l'idée de thème est fortement imprégnée d'une certaine idéologie de la représentation, qui ne voit dans l'activité discursive qu'une simple traduction de structures préconstruites. Or, on sait bien aujourd'hui que parler ne consiste pas simplement à dire, mais aussi à modifier ce qu'on se proposait de dire. En d'autres termes, il n'y a pas *d'abord* une intention de message, *puis* encodage de ce message: le contenu du message s'élabore au fur et à mesure de sa discursivisation.

1) Les sémioticiens de l'école greimasienne parleraient peut-être ici de "programme": l'expression nominale "le diéthylstilboestrol" appelle un certain programme.

2) D'où le rapprochement possible avec les schèmes d'actions de Piaget (GRIZE, 1981). Pour un développement de cette idée, voir aussi APOTHELOZ (à paraître).

Ensuite le terme même de thème est souvent lié, dans les études littéraires traditionnelles, à une réalité "cachée", enfouie dans les profondeurs du texte, et liée à son auteur de façon quasi emblématique. Quant aux linguistes, ils opposent souvent *thème* à *rhème*, à *propos*, ou encore à *prédicat*, avec tous les problèmes de définition que l'on sait.

Mais, bien évidemment, tout ceci ne signifie pas que nous ne puissions nous servir de cette notion, à titre purement heuristique et local, pour déterminer quels sont les objets d'un discours.

Les classes-objet

Le second point que j'aimerais aborder me paraît tout particulièrement important, dans la mesure où il touche directement aux problèmes soulevés par l'interprétation métréologique des faits que je viens de mentionner. On peut le formuler dans cette simple question:

Dans un discours donné -dans un texte que j'examine, dans un discours au développement duquel je suis en train d'assister, comme lecteur, interlocuteur, etc.- qu'est-ce au juste qu'une classe-objet déterminée? Du point de vue de qui faut-il la considérer, à quel moment la situer?

Je vais esquisser deux interprétations, et développerai mes réflexions à partir de celles-ci.

Première interprétation. Elle consiste à poser qu'aussitôt qu'il a été activé par un de ses composants, ou un de ses aspects, un objet de discours est donné une fois pour toutes, et son interprétation comme classe-objet est en quelque sorte définitive. Il possède une identité propre, stable dans la suite du discours, de sorte que l'analyste peut lui donner un nom, le désigner par une expression nominale.

Dans cette interprétation, l'activité du sujet-locuteur se résume alors, du point de vue de cette classe-objet, à un parcours dans l'objet, autrement dit à l'explicitation et au développement de certains de ses aspects. On notera également que cette interprétation n'impose pas que l'objet soit épuisé par le discours: certains aspects peuvent demeurer jusqu'à la fin dans le domaine de l'implicite.

Seconde interprétation. Elle consiste à poser que l'objet se trouve dans un processus de réelle élaboration, et qu'en conséquence sa nature exacte, son "étendue", ne peuvent être connues qu'une fois le discours achevé. On peut bien dire alors qu'il y a expansion et transformation. En ce sens, *chaque étape révèle un objet sensiblement différent de celui des étapes précédentes et suivantes.*

C'est ici que peuvent survenir quelques difficultés quant à l'interprétation méréologique de ces faits. Car alors, à strictement parler, l'objet de discours -la classe-objet- ne correspond pas à *une* classe méréologique, mais bien à autant de classes qu'il est possible de distinguer d'*étapes* dans le processus de son élaboration. En effet, nous avons vu que les classes méréologiques, quoique non distributives, sont néanmoins fermées, et qu'un élément soit appartient soit n'appartient pas à la classe -ceci bien entendu exclusivement. Or, une des conséquences de la seconde interprétation est qu'un élément e peut très bien ne pas être élément de la classe O à une étape donnée de son élaboration, et être élément de cette classe à une étape ultérieure. Considérer qu'il s'agit néanmoins de la même classe au sens large, ne me paraît pas en soi gênant. Mais tenir qu'il s'agit de la même classe *méréologique* ne peut relever que du contresens, ou de l'artifice technique.

NB. L'erreur consisterait ici à voir dans la méréologie de Lesniewski quelque chose qu'elle n'est pas, à savoir une théorie de la signification. En effet, si les classes méréologiques ont des noms, et si ces noms sont dans une certaine mesure assimilables à ceux des langues naturelles, ils n'en sont pas moins considérés, dans la théorie uniquement sous l'aspect de leur renvoi au monde: ils réfèrent, mais ne signifient pas. C'est d'ailleurs à cette seule condition que la relation d'appartenance est toujours décidable. Ceci devrait nous rendre attentifs au fait que la méréologie véhicule une conception de la langue comme nomenclature, et du signe linguistique comme simple étiquette, conception présaussurienne au sein de laquelle l'idée de signifié n'a pas place. Un des dangers du recours à la méréologie serait ainsi de nous induire à ramener au plan de la référence des phénomènes qui ressortissent à la signification.

Pourtant, même s'il est *ad hoc*, cet artifice n'est pas totalement extérieur à la problématique méréologique. On a vu, en effet, qu'une des propriétés des classes méréologiques -celle sans doute qui les oppose le plus fortement aux classes ensemblistes-

consiste en ce que leur extension est pluri-dimensionnelle, voire même infini-dimensionnelle. Rien ne s'oppose dès lors à ce qu'on réduise l'idée d'*expansion* à celle d'*analyse*. Ce qui revient à faire correspondre à toute expansion de l'objet, dans un discours, une opération d'analyse, dans la classe méréologique. Autrement dit, on utilise la richesse de la structure méréologique pour rendre compte de la créativité du discours. Cette solution permet de sauver l'hypothèse d'un homomorphisme entre la structure méréologique et celle des objets de discours.

Cela étant, il y a, me semble-t-il, deux problèmes distincts dans les interprétations que j'ai mentionnées. Nous avons vu qu'un objet de discours est toujours objet pour un sujet. Le premier problème est précisément de savoir auquel des deux sujets -du locuteur ou de l'interlocuteur- nous attribuons les objets, dans nos analyses. A ce propos, on constatera que, vues sous cet angle, les deux interprétations ne sont pas nécessairement incompatibles. Un même objet peut, en effet, fort bien être conçu comme donnant lieu à un parcours explicitant (première interprétation), du point de vue du locuteur, et à une élaboration constructive (seconde interprétation) du point de vue de l'interlocuteur. C'est même une façon assez commode, quoique certainement simplifiée, de concevoir le discours en situation pédagogique. Simplifiée, car je crois que même dans ce type de discours, il serait faux de réduire l'activité du sujet-locuteur à un simple travail d'explicitation. Il me paraît que, bien plus que d'explicitation, il s'agit ici de reconstruction. C'est dire que même dans cette situation, la schématisation ne saurait être entièrement préélaborée: ici encore, ce que je dis m'apprend ce que je vais dire.

Ainsi, dans toute analyse de discours, et chaque fois qu'il est question d'objets au sens où nous avons défini ce terme, il me paraît absolument indispensable de rapporter ces objets à une instance du processus communicationnel. D'abord parce que ces objets n'ont pas de sens sans sujet; ensuite parce que, en plus de nous inciter à un maximum de clarté, cette façon de faire peut nous révéler toutes sor-

tes de phénomènes, relatifs à l'absence d'isomorphisme entre les représentations du sujet-locuteur et celles de son interlocuteur. Il devient envisageable, par exemple, de rendre compte du processus par lequel se *construit* un isomorphisme. Denis Miéville s'était lui-même livré à ce genre d'analyse, dans ses recherches sur l'utilisation de l'analogie dans le discours des enseignants, et cette approche m'a paru très fructueuse.

Le second problème concerne le statut fait au préconstruit culturel. Cette notion doit être entendue sous les deux aspects que comporte l'idée de mémoire: d'une part, considéré comme structure statique, le préconstruit consiste en un ensemble organisé de savoirs, d'opinions, d'expériences, d'émotions, etc. En ce sens, il peut être considéré comme relevant, en partie au moins, d'un savoir lexical. D'autre part, considéré comme structure dynamique, il consiste en certaines potentialités, en certaines dispositions permanentes à tenir certains discours ou à engager certaines actions. En ce sens, il relève de phénomènes assez proches de ce que recouvre la notion d'*habitus*, telle que la définit Pierre Bourdieu.

Or, nos deux interprétations diffèrent précisément quant au statut qu'elles accordent à ce préconstruit. La première lui fait sans doute une place trop importante. Nous avons vu en effet qu'elle limite l'activité du sujet-locuteur à un simple parcours dans l'objet, donc, en définitive, à l'explicitation d'un préconstruit. Cependant, quelle que soit la manière dont on interprète ce préconstruit, cette conception paraît trop limitative. L'impossibilité qui en résulte d'élaborer des contenus nouveaux et le fait de ne pas tenir compte des phénomènes de rétroaction, me semblent amplement justifier ce point de vue.

Quant à la seconde interprétation, elle est sans doute plus adéquate, à condition toutefois de ne pas la lire dans le sens d'un constructivisme total, ce qui reviendrait à évacuer du discours toute espèce de préconstruit. Il est évident qu'aucun discours n'a jamais élaboré ses objets *ex nihilo*, et que la part de préconstruit joue toujours un rôle déterminant. On voit mal d'ailleurs comment sans elle, la communication serait possible.

Il me paraît en revanche tout à fait possible, et même souhaitable de distinguer, dans tout discours, différentes catégories d'objets en se fondant sur un critère que nous avons appelé ailleurs "statut fonctionnel" (APOTHELOZ et al., à paraître). Il s'agit de prendre en considération la nature de l'usage qu'un discours fait de ses objets. Dans nos études sur le raisonnement, nous avons ainsi été amenés à considérer deux catégories d'objets au moins: d'une part ceux dont la construction, la transformation, etc. peut être identifiée aux visées principales du discours, et qui constituent en quelque façon sa finalité; ceux, d'autre part, qui sont *utilisés* dans ce processus. Ces derniers peuvent à leur tour -par exemple avant leur utilisation- avoir été l'objet d'une élaboration, de transformation, etc., opérations qui elles-mêmes peuvent avoir requis d'autres objets, et ainsi de suite. Le statut fonctionnel étant, comme son nom l'indique, un fait de fonction et non de propriétés intrinsèques, on peut dès lors envisager une infinité de niveaux d'objets, ces niveaux étant organisés sous la forme d'un arbre de Porphyre.

Références

- APOTHELOZ D. (à paraître): "Un point de vue cognitif sur l'activité de discours: quelques hypothèses sur les formes de cette activité". *Bulletin de psychologie*, numéro spécial consacré à la psycholinguistique textuelle.
- APOTHELOZ D.; M.-J. BOREL, J.-B. GRIZE; D. MIEVILLE, C. PEQUEGNAT: *Sémiologie du raisonnement*. Berne, P. Lang (à paraître).
- GRIZE J.-B. (1981): "Discours et connaissance". *Communication & Cognition*, vol 14, no 4, 343-357.
- (1982): *De la logique à l'argumentation*. Genève, Droz.
- LECOMTE A. (1983): "Quand dire c'est faire voir". *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, no 44, d (Université de Neuchâtel).